

sous la direction de FRÉDÉRIC LENOIR et YSÉ TARDAN-MASQUELIER

# LE LIVRE DES SAGESSES

L'AVENTURE SPIRITUELLE DE L'HUMANITÉ

2002



# COMBAT CONTRE LES ÉPREUVES ET DISCIPLINE

## « POUR MOI, NI TRANQUILLITÉ, NI CESTE, NI REPOS »

*Job*

Job prit la parole et dit :

Job 3, 2-26 ; 19, 2-29, traduction  
TOB.

Périsse le jour où j'allais être enfanté  
et la nuit qui a dit : « *Un homme a été conçu !* »

Ce jour-là, qu'il devienne ténèbres,  
que, de là-haut, Dieu ne le convoque pas,  
que ne resplendisse sur lui : nulle clarté ;  
que le revendiquent la ténèbre et l'ombre de mort,  
que sur lui demeure une nuée,  
que le terrifient les éclipses !

Cette nuit-là, que l'obscurité s'en empare,  
qu'elle ne se joigne pas à la ronde des jours de l'année,  
qu'elle n'entre pas dans le compte des mois !

Oui, cette nuit-là, qu'elle soit infécondée,  
que nul cri de joie ne la pénètre ;  
que l'exècrent les maudisseurs du jour,  
ceux qui sont experts à éveiller le Tortueux ;  
que s'enténébrent les astres de son aube,  
qu'elle espère la lumière et rien !  
Qu'elle ne voie pas les pupilles de l'aurore !  
Car elle n'a pas clos les portes du ventre où j'étais,  
ce qui eût dérobé la peine à mes yeux.

Pourquoi ne suis-je pas mort dès le sein ?  
À peine sorti du ventre, j'aurais expiré.  
Pourquoi donc deux genoux m'ont-ils accueilli,  
pourquoi avais-je deux mamelles à téter ?  
Désormais, gisant, je serais au calme,  
endormi, je jouirais alors du repos,

14 avec les rois et les conseillers de la terre,  
ceux qui rebâtissent pour eux des ruines,  
15 ou je serais avec les princes qui détiennent l'or,  
ceux qui gorgent d'argent leurs demeures,  
16 ou comme un avorton enfoui je n'existerais pas,  
comme les enfants qui ne virent pas la lumière.  
17 Là, les méchants ont cessé de tourmenter,  
là, trouvent repos les forces épuisées.  
18 Prisonniers, tous sont à l'aise,  
ils n'entendent plus la voix du garde-chiourme.  
19 Petit et grand, là, c'est tout un,  
et l'esclave y est affranchi de son maître.

20 Pourquoi donne-t-il la lumière à celui qui peine,  
et la vie aux ulcérés ?  
21 Ils sont dans l'attente de la mort, et elle ne vient pas,  
ils fouillent à sa recherche plus que pour des trésors.  
22 Ils seraient transportés de joie,  
ils seraient en liesse s'ils trouvaient un tombeau.  
23 Pourquoi ce don de la vie à l'homme dont la route se dérobe ?  
Et c'est lui que Dieu protégeait d'un enclos !

24 Pour pain je n'ai que mes sanglots,  
ils déferlent comme l'eau, mes rugissements.  
25 La terreur qui me hantait, c'est elle qui m'atteint,  
et ce que je redoutais m'arrive.  
26 Pour moi, ni tranquillité, ni cesse, ni repos.  
C'est le tourment qui vient.  
[...]

19.2 Jusqu'à quand me tourmenterez-vous  
et me broierez-vous avec des mots ?  
3 Voilà dix fois que vous m'insultez.  
N'avez-vous pas honte de me torturer ?  
4 Même s'il était vrai que j'aie erré,  
mon erreur ne regarderait que moi.  
5 Si vraiment vous voulez vous grandir à mes dépens,  
en me reprochant ce dont j'ai honte,

sachez donc que c'est Dieu qui a violé mon droit  
et m'a enveloppé dans son filet.

Si je crie à la violence, pas de réponse,  
si je fais appel, pas de justice.  
Il a barré ma route pour que je ne passe pas,  
et sur mes sentiers, il met des ténèbres.  
Il m'a dépouillé de ma gloire,  
il a ôté la couronne de ma tête.  
Il me sape de toutes parts et je trépasse,  
il a arraché l'arbre de mon espoir.  
Sa colère a flambé contre moi, il m'a traité en ennemi.  
Ses hordes arrivent en masse,  
elles se fraient un accès jusqu'à moi  
et mettent le siège autour de ma tente.

Mes frères, il les a éloignés de moi,  
ceux qui me connaissent se veulent étrangers.  
Mes proches ont disparu,  
mes familiers m'ont oublié.  
Les hôtes de ma maison et mes servantes me traitent en étranger,  
je suis devenu un intrus à leurs yeux.  
J'ai appelé mon serviteur, il ne répond pas  
quand de ma bouche je l'implore.  
Mon haleine répugne à ma femme,  
et je dégoûte les fils de mes entrailles.  
Même des gamins me méprisent ;  
quand je me lève, ils jasant sur moi.  
Tous mes intimes m'ont en horreur,  
même ceux que j'aime se sont tournés contre moi.  
Mes os collent à ma peau et à ma chair,  
et je m'en suis tiré avec la peau de mes dents.

Pitié pour moi, pitié pour moi, vous mes amis,  
car la main de Dieu m'a touché.  
Pourquoi me pourchassez-vous, comme Dieu ?  
Seriez-vous insatiables de ma chair ?  
Ah ! si seulement on écrivait mes paroles,  
si on les gravait en une inscription !

- 24 Avec un burin de fer et du plomb,  
si pour toujours dans le roc elles restaient incisées !
- 25 Je sais bien, moi, que mon rédempteur est vivant,  
que le dernier, il surgira sur la poussière.
- 26 Et après qu'on aura détruit cette peau qui est mienne,  
c'est bien dans ma chair que je contemplerai Dieu.
- 27 C'est moi qui le contemplerai, oui, moi !  
Mes yeux le verront, lui, et il ne sera pas étranger.  
Mon cœur en brûle au fond de moi.
- 28 Si vous dites : « Comment le torturer  
afin de trouver contre lui prétexte à procès ? »
- 29 alors redoutez le glaive pour vous-mêmes,  
car l'acharnement est passible du glaive.  
Ainsi vous saurez qu'il existe un jugement.

Parmi les livres bibliques, c'est le livre de Job qui pose le plus ouvertement la question de la souffrance, du mal et du sens de la vie humaine. On peut d'abord lire ce livre comme l'histoire d'une mise à l'épreuve. En effet, selon le cadre narratif (chap. 1-2 ; 42,7-16), les malheurs de Job résultent d'un pari entre Dieu et le Satan, qui apparaît ici en quelque sorte comme un « agent secret » de la cour céleste. Ce dernier met en question la sincérité de la foi de Job, et Dieu l'autorise à le frapper de toutes sortes de fléaux afin de voir s'il conserve sa foi. Selon le cadre narratif, Job accepte son malheur et ne cède pas au blasphème (2,9-10).

Dans la partie centrale du livre, en revanche, un autre Job apparaît. Il se révolte contre ses souffrances et n'accepte pas sa situation. Le chapitre 3 constitue l'ouverture du cycle des discussions entre Job et ses amis, qui tentent de le convaincre qu'il a nécessairement dû commettre un péché pour que Dieu le fasse souffrir de cette manière. Alors que le cadre narratif insistait sur le fait que Job ne maudit pas Dieu, le premier verset du chapitre 3 le présente au contraire maudissant le jour de sa naissance. D'après la chronologie de 2, 13, cet épisode prend place sept jours après l'arrivée des amis, ce qui suggère une référence au sabbat, le jour saint et l'aboutissement de la création selon le texte de Genèse 1, 1-2, 4. C'est précisément cette création que Job met en cause dans ses imprécations.

Dans son premier discours (3, 2-10), Job commence par lancer des imprécations contre le jour de sa naissance et la nuit de sa conception (voir le parallèle en Jr 20,14-18).

En 3,11-9, il s'interroge sur le sens de sa vie. Aux versets 20-26 enfin, il s'interroge sur le sens de la vie en général.

Job veut d'abord exclure son anniversaire de l'ordre créational de Dieu (v. 4) ; il souhaite que ce jour devienne ténébres. Ce vœu prend ainsi le contre-pied du motif de la parole créatrice en Genèse 1, 5 : « que la lumière soit ». Le thème du retour (désire) au chaos primitif est développé dans les versets suivants. Il se manifeste en part culier dans la référence à *Léviathan*, au verset 8. un monstre marin déjà connu à Ougarit et symbolisant les forces du chaos. Job s'adresse ici à des magiciens susceptibles de commander à ce monstre pour qu'il fasse disparaître de la création la nuit lors de laquelle Job a été conçu. Au verset suivant (v. 9), Job souhaite ainsi que cette nuit ne sorte jamais du chaos.

Dans la section suivante (v. 11-19), Job poursuit sa lamentation en se plaignant de rester éloigné de la mort. Cette dernière apparaît ici par contraste comme un lieu de repos et de tranquillité, qui nivelle toute différence de statut social. Le v. 13 dépeint la mort en utilisant l'image du *sommeil* ; on notera que cette image est davantage grecque que proche-orientale (pour un parallèle biblique, voir Qo 4, 2-3). La dernière partie du monologue interpelle directement Dieu. Job se sent comme un homme à qui Dieu a caché le sens de sa vie (v. 23 ; voir également 19,8). Ce discours se conclut par l'évocation de la peur et de l'agitation qui l'assaillent. Job conteste ouvertement le sens de l'existence humaine, et il impute l'incohérence de la vie à Dieu lui-même.

Dans le débat avec les amis, Job va d'une part insister sur son innocence, et d'autre part accuser plus ou moins directement Dieu des maux qu'il affronte, et cela en recourant à des expressions qui frolent le blasphème. Mais à qui d'autre s'adresser qu'à Dieu ? Le chapitre 19, qui se situe dans le second cycle de la discussion avec les amis, met précisément ce problème en lumière.

Dans ce discours, Job critique d'abord le comportement de ses amis (v. 2-6) puis dénonce Dieu comme le véritable responsable de sa situation (v. 7-12). Celle-ci n'apparaît plus supportable, et Job se sent abandonné par tous (v. 13-20). Néanmoins, en dépit de son désespoir, il crie son espérance en son « rédempteur » (v. 21-29).

Persécuté par Dieu et par ses amis (v. 22), il en appelle à la postérité. Il souhaite que son cri de détresse soit inscrit dans le roc, comme les grandes inscriptions royales (v. 23-24). Toutefois, même à perspective d'une commémoration future de sa souffrance ne suffit pas à l'apaiser. Aux versets 25-26, Job énonce alors son ultime espoir, en évoquant son *rédempteur*. Le mot hébreu ainsi traduit (*go'el*) est un terme technique du droit israélite ; c'est le proche parent qui a la responsabilité de venir au secours d'un membre de sa famille lorsque ce dernier est dans une situation critique. Cependant Job, qui se plaint continuellement d'être abandonné par ses

propres amis, ne songe pas ici à un être humain. On pourrait éventuellement songer à un membre de la cour céleste, en référence au récit du chapitre 1, mais cette conception est entièrement absente de la partie centrale du livre. Reste une seule possibilité : Dieu lui-même est le *goël* que Job attend et en qui il espère (le terme est d'ailleurs attesté comme un titre divin ailleurs dans la Bible hébraïque).

Malgré toutes ses souffrances, Job n'a pas d'autre choix que de s'adresser à Dieu, qui est son dernier espoir ; il en appelle donc à Dieu contre Dieu. Dans ce contexte, l'expression « il se lèvera sur la poussière » (v. 25) est à comprendre comme l'attente d'une *théophanie*, la poussière désignant ici la situation de Job lui-même. Ce dernier ne reporte pas ses espoirs vers un au-delà de l'existence terrestre : il attend au contraire que Dieu intervienne de son vivant, au sein de sa détresse. Le texte hébreu du verset 26 est intraduisible dans sa forme actuelle (une possibilité serait de comprendre « même si on arrachait ma peau de ma chair, je verrai néanmoins Dieu »). Mais dans tous les cas, le texte exprime la certitude d'une rencontre, d'un face-à-face avec Dieu, face-à-face qui se réalisera effectivement par la suite (38,1).

En définitive, Job se tourne vers les amis et leur annonce un « jugement », une sanction. Cette menace sera accomplie en 42, 7, lorsque Dieu donne raison à Job contre ses amis « qui n'ont pas parlé de moi avec justesse comme l'a fait mon serviteur Job ». Ce verset est hautement subversif, puisqu'il implique, pour celui qui vient de lire des textes comme le chapitre 3 ou d'autres, que « parler juste » au sujet de Dieu peut aussi comporter des accusations à son encontre, même lorsque celles-ci froissent le blasphème.

Thomas RÖMER

## « VOICI, Ô MOINES, LA VOIE UNIQUE MENANT À LA PURETÉ COMPLÈTE DES ÊTRES »

Le Bouddha, *Satipatthānasutta*

Voici, ô moines, la voie unique menant à la pureté complète des êtres, au franchissement total des chagrins et des lamentations, à la disparition de la douleur et de la tristesse, à l'acquisition de la bonne méthode, à la constatation de l'Extinction : il s'agit des quatre applications de l'attention. Ici-bas, ô moines, un moine qui, considérant le corps dans le corps, demeure, ardent, parfaitement conscient, attentif, peut chasser de ce monde la convoitise et la tristesse ; qui, considérant les sensations dans les sensations, demeure, ardent, parfaitement conscient, attentif, peut chasser de ce monde la convoitise et la tristesse ; qui, considérant la pensée dans la pensée, demeure, ardent, parfaitement conscient, attentif, peut chasser de ce monde la convoitise et la tristesse ; qui, considérant les idées dans les idées, demeure, ardent, parfaitement conscient, attentif, peut chasser de ce monde la convoitise et la tristesse.

Et comment, ô moines, ce moine demeure-t-il, considérant le corps dans le corps ? Ici-bas, ô moines, ce moine, arrivé dans la forêt, au pied d'un arbre ou dans un endroit désert, s'assied en repliant et croisant ses jambes, posant son corps bien droit, fixant son attention sur ce qui est devant lui. Attentif, il expire ; attentif, il inspire. En expirant longuement, il en prend conscience ; en inspirant longuement, il en prend conscience ; en expirant brièvement, il en prend conscience ; en inspirant brièvement, il en prend conscience. [...]

En outre, après cela, le moine examine le corps limité par la peau de la plante des pieds à la pointe des cheveux et plein d'ingrédients divers et impurs, en pensant ceci : « Il y a dans ce corps des cheveux, des poils, des ongles, des dents, une peau, de la chair, des tendons, des os, de la moelle osseuse, deux reins, un cœur, un foie, deux poumons, une rate, une plèvre, un gros intestin, un intestin grêle, un estomac, des excréments, de la bile, du flegme, du pus, du sang, de la sueur, de la graisse, des larmes, de la salive, du mucus nasal, de la synovie, de l'urine. » [...]

En outre, après cela, ô moines, ce moine examine le corps tel qu'il se tient, qu'il se pose, selon ses éléments, en pensant : « Il y a dans ce corps un élément tellurique, un élément aqueux, un élément igné, un élément aérien. » [...]

*Satipatthānasutta*, traduction originale de Jacques Brosse.